

Bloy, l'aboyeur

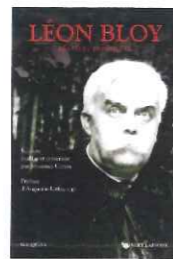
Léon Bloy, freak des lettres françaises, démolisseur en chef de notre modernité, vociférateur enivré de Dieu qu'il cherche partout mais ne le trouve nulle part, est mort il y a cent ans. Ressortent ses essais et pamphlets en collection "Bouquins". Où l'on vérifie comment ce polémiste a vomi sa haine de la Belle Epoque pour en faire du grand art. PAR FRANÇOIS ANGELIER*

Une immense curiosité. » C'est avec ces trois mots concentrant toute une vie d'impatience surnaturelle et d'avidité apocalyptique qu'à 6 heures du matin, dans une maison de Bourg-la-Reine qui fut celle de Péguy, il y aura cent ans le 3 novembre prochain, Léon Bloy, 71 ans, « mendiant ingrat » et « pèlerin de l'absolu », âme en cendre et cœur à bout, prenait paisiblement congé de notre très bas monde. Un monde « où il est évident que Dieu n'existe plus », écrivait-il. Le monde de l'année 1917, celle du Chemin des Dames et de l'écrasante défaite italienne de Caporetto, des fusillés pour l'exemple et de la révolution bolchevique, une année de guerre totale, mais qui ne fut, pour Bloy, qu'une année de plus. « Dieu ne peut être banal. Or, ce qui se passe actuellement, cette guerre européenne comme il ne s'en est jamais vu, avec ses 15 ou 20 millions de combattants furieux, avec son apparence apocalyptique, avec les malheurs énormes qui s'ensuivront, tout cela est parfaitement banal », confesse-t-il dans son ultime écrit, *Dans les ténèbres*. Pour Bloy, si « tout ce qui arrive est adorable », « tant qu'il n'y aura pas de surnaturel évident, rien ne sera fait ». Lui importe avant tout que l'« Événement soit l'Avènement, ou tout est perdu ». Et là, roulez timbales, la scène est vide, vacant le trône divin,

rien que remous de rideau et accords dans la fosse. 1917 : Bloy attend toujours. Bloy est mort dans l'inaffable souffrance d'attendre. Attendre sans atteindre ce point terminal de l'histoire humaine, celui de la fin des temps. Car, si Bloy fut un radical absolu, c'est au sens premier du mot, celui d'enracinement. Le romancier du *Désespéré* et de *la Femme pauvre* s'est enraciné dans l'absolu, ne puisant la sève de sa méditation et le sel de son verbe que dans l'attente divine, l'absolu d'une foi catholique conçue et vécue comme l'unique semence et la seule tolérable lumière, le reste, l'époque, n'étant que fumier stérile et vomi inodore.

Depuis 1917, malgré la fidélité et les travaux de quelques fidèles (de ses filleuls Jacques et Raïssa Maritain, de Valette, directeur du *Mercur*, à l'érudit Joseph Bollery ou au critique Albert Béguin), de lecteurs clairvoyants (de Cioran à Emmanuel Levinas) et d'universitaires fervents, l'« immense curiosité » qu'a susci-

Si l'homme fut un mendiant incessant, l'écrivain mit une couronne d'épines au dictionnaire pour étriller la société française.

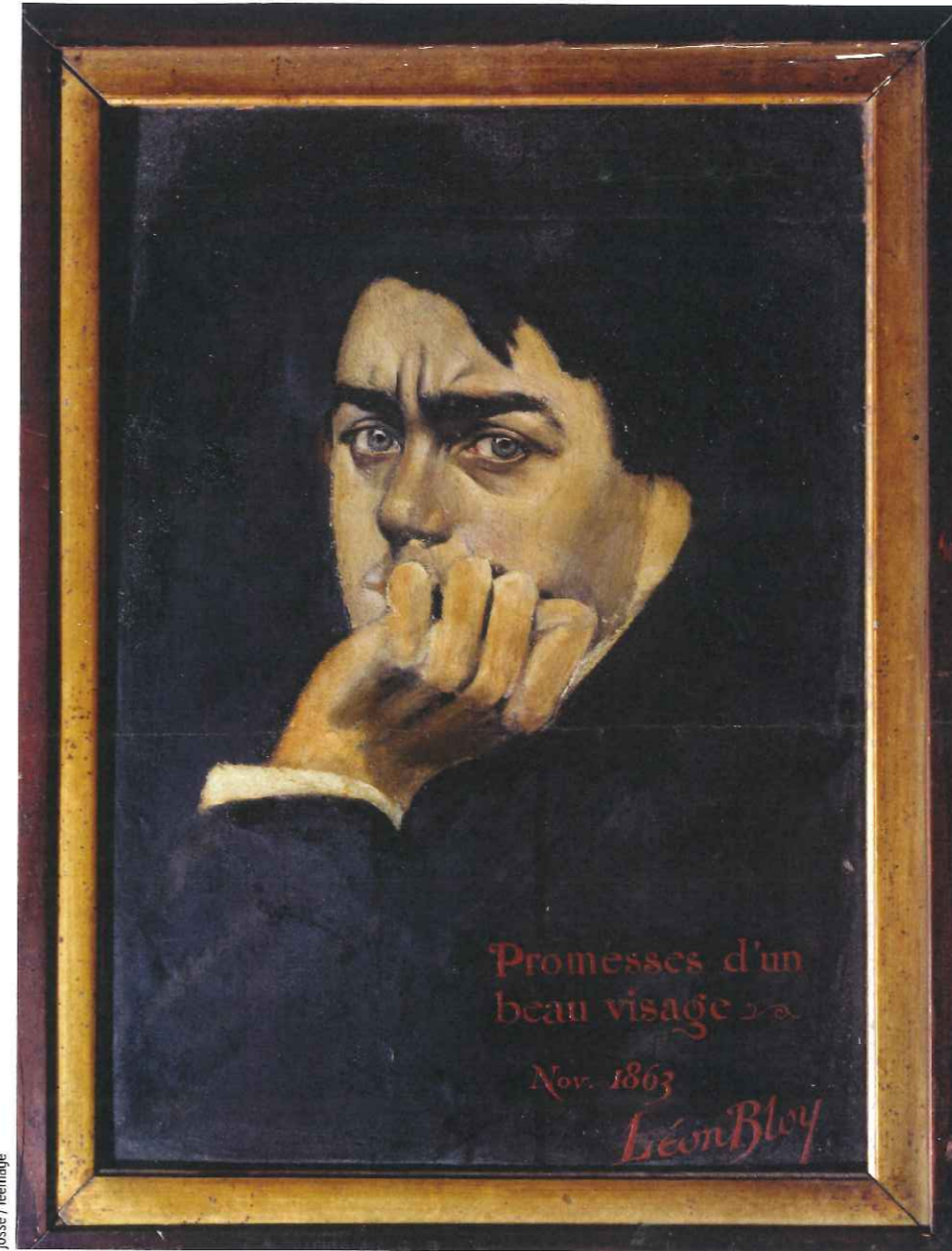


Essais et pamphlets, de Léon Bloy, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1 536 p., 34 €.

tée Léon Bloy n'a été le plus souvent, hélas, qu'un stupide agrégat de malentendus. Au pire sens du mot, Bloy n'a longtemps été qu'une « curiosité », un pétomane théologique ou un freak littéraire dont on s'encanaille à visiter la case.

VISION HALLUCINÉE

Le portait-robot que font circuler de lui les manuels, les pisse-copies et la bien-pensance intellectuelle exhibe le plus souvent au chaland pressé un mufler de dogue et des yeux révoltés, babines baveuses et crocs d'acier. Portrait récurrent de Bloy : l'enragé en gargouillesque virtuose du dégueulis et de l'engueulade, déversant polémiques, pamphlets et sa haine à la pression. N'en déplaise aux tenants d'un Bloy excessif, râleur impénitent, chien de garde édénique, son gueuloir fut un oratoire silencieux, son ring, une bible ouverte. L'œil bleu et la voix douce, l'homme parlait sans crainte et fort calmement à ses rares visiteurs sincères et amis de passage. Cette paisible et méditative cordialité de père de famille catholique couvée par la misère et éclairé par l'absolu d'une foi consubstantielle ne doit pas diluer la vérité d'une vie. Bloy, certes, ne fut pas un tendre, un mitigé et un arrondissement d'angles, pas non plus un mégaphone pieux, mais, au sens premier, un vociférateur, un porte-voix, un porte-verbe. Un indémodable maquisard de la foi et terroriste de l'esprit en plein règne de la ven-



josse / lemmage

tripotence bourgeoise, de la laïcité républicaine et de l'athéisme d'Etat. Fils d'un franc-maçon périgourdin et d'une mystique espagnole, saqué de l'école en quatrième pour assaut au couteau de ses copains de préau, mis au dessin industriel par son père, un temps se rêvant peintre, tenté par le socialisme révolutionnaire, il connaît, rue Vaneau, à Paris, son chemin de Damas. Il y rencontre en effet Barbey d'Aurevilly, qui le prend d'emblée sous l'aile doublée de soie de sa cape de velours et fait de ce

gladiateur sans arène un croisé, lui léguant l'épée d'une langue taillant droit, tranchant net et le bouclier d'acier d'une foi « des anciens jours ». Mais, militant d'une croisade qui ne sera pas celle du « parti catholique » (celui qui fera tonner son disciple Bernanos), la moutonnante et sulpicienne cohorte des honnêtes paroissiens, au prie-dieu réservé à l'année et aux guantes patenôtres, mais celle des « drôles de paroissiens » - seul Mocky pourrait filmer Bloy ! - en rupture de ban spirituel.

LÉON BLOY, (1846-1917). Autoportrait, 1863.

Adepte d'une vision millénariste et mystique de l'histoire, promoteur de la douleur comme vérité sacramentelle de l'existence humaine, Bloy ne copine pas avec son siècle, rendant à César coup pour coup et à Dieu ce qui est à Dieu, le feu du plus implorant amour. Dieu, pour Bloy, est « la » personne déplacée, l'éternel migrant, le pauvre d'entre les pauvres, chaque errant, chaque miséreux devenant le reflet terrestre d'une divinité loqueteuse d'être expulsée des cœurs et chassée des âmes. Une radicalité spirituelle qui l'amènera à penser le destin juif en des termes uniques (« Quel peuple inouï est donc celui-là à qui Dieu demande la permission de sauver le genre humain après lui avoir emprunté sa chair pour mieux souffrir ») et à délivrer une vision hallucinée de l'histoire : qu'importent cartes et archives, seul Dieu sait. L'homme, lui, erre, tâtonnant dans un labyrinthe de faits opaques et de figures cryptées, ne sachant pas qui furent vraiment Napoléon, Jeanne d'Arc ou Marie-Antoinette, si tel roi n'est pas un rien, tel bouffon, un archange, et si de la prière d'une enfant ne dépend pas le destin du monde. Pour mener pareille guérilla, Bloy, en bon pétrolier stylistique et « entrepreneur de démolitions », réquisitionna un arsenal de machines de guerre rhétoriques jamais vu. Si l'homme fut un tendre éploré et un mendiant incessant, l'écrivain, ne demandant rien à quiconque, mit une couronne d'épines au dictionnaire pour étriller (lisez les sept tomes de son journal !) la société française de la Belle Epoque, la flagellant à tour de phrases cinglantes et lacératrices, la lardant d'une indécabossable grêle de formules. A lire donc d'urgence Léon Bloy, plus salubre que jamais par nos temps qui marchotent ; Léon Bloy qui rêva d'« entrer dans le paradis coiffé d'une couronne d'étrons » et parvint, démuné et luminescent, à « subsister sans groin dans une société sans Dieu ».

Le 3 novembre 1917, ce jour-là, Léon Bloy, pour l'unique fois de sa vie, n'attend plus, mais sait, enfin. ■

* François Angelier est l'auteur de *Bloy ou la fureur du juste*, Seuil, 2015.